



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

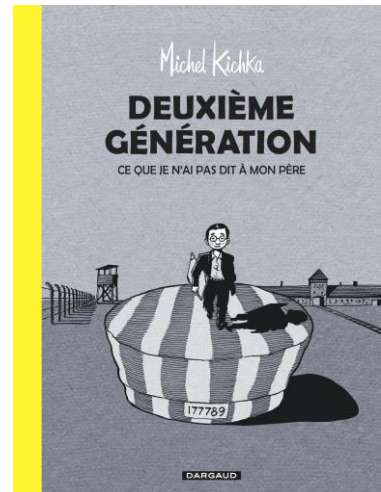
Michel Kichka : *Deuxième génération*. Les non-dits font des ravages, les dits également

Célia De Greef

Mémoire d'Auschwitz ASBL (stagiaire, UCL)

Juillet 2024

En Belgique, le projet Neshama, initié par le Service Social Juif, vise à donner la parole à la génération des enfants de survivants de la Shoah. Avec la disparition progressive de la génération des survivants, ce projet a pour but initial de former des transmetteurs de mémoires pour qu'ils puissent par la suite raconter l'histoire de leurs parents durant la Seconde Guerre mondiale. Cependant, ce projet a pris une dimension supplémentaire lorsque des enfants dans des écoles ont questionné les transmetteurs de mémoires sur leur relation avec leurs parents et l'impact de ces événements sur leur vie familiale. Les témoins de cette deuxième génération ne se contentent pas de transmettre cette histoire, mais aussi de témoigner de leur propre vécu et de l'incidence de l'histoire de leurs parents sur leur vie familiale. C'est dans cette perspective-là que s'inscrit la bande dessinée de Michel Kichka.



Michel Kichka, illustrateur et cartooniste belgo-israélien, raconte une histoire profonde et émouvante sur l'héritage familial et les non-dits. Comment lui, fils d'un rescapé d'Auschwitz (Henri Kichka), a-t-il vécu dans une famille marquée par le silence entourant les horreurs de la Seconde Guerre mondiale ? Bien qu'il s'agisse d'une histoire assez bouleversante, Michel Kichka parvient à insuffler un dynamisme captivant en parsemant son texte de touches d'humour, rendant ainsi son récit non seulement poignant, mais également vivant et amusant.

Au fond, Michel Kichka veut aborder à travers cette BD le thème du « syndrome de la deuxième génération », cette douleur qui afflige souvent les enfants des rescapés de la Shoah, accablés par la difficulté de savoir, le poids des non-dits. L'auteur dit : « Moi, je voulais faire parler ma génération. Je voulais un peu faire entendre la voix de toute une génération à travers mon histoire... Beaucoup se sont reconnus dans mon histoire, la lourdeur de ce non-dit, de l'ambiance qu'il y avait, de la Belgique de l'après-guerre »¹.

¹ Interview de Michel Kichka par Yad Vashem, juin 2014, disponible en ligne sur <https://www.yadvashem.org/fr/education/interview-de-michel-kichka.html>, consultée le 14 juin 2024.

En effet, le père Kichka² n'a guère abordé sa déportation avec ses enfants, ou seulement de manière très limitée, souvent à travers des sous-entendus. Ses enfants étaient bien conscients que leur parent avait vécu quelque chose d'atroce avant leur naissance, mais il n'en savait pas davantage. Henri Kichka se défend de ce silence dans le prologue son livre : « lorsque nos 4 enfants ont grandi, je jugeais inutile de les écraser par mon histoire... Puis vinrent les années scolaires durant lesquelles, par bribes, je m'ouvris à mes enfants. Ils savaient peu de l'histoire de ma famille, de ma captivité, de mes souffrances, mais je limitais déjà délibérément ce que je considérais comme un témoignage. J'estimais qu'ils avaient droit à la confiance dans la vie, et je me disais que la vérité sortirait de ma bouche dès qu'ils seraient en âge de comprendre sans être trop perturbés. »³

Ce n'est qu'après un événement tragique survenu au sein de sa famille qu'Henri Kichka a commencé à témoigner. En effet, c'est le soir des funérailles de son fils qui avait mis fin à ses jours qu'il raconta en détail sa déportation à ses proches. Michel Kichka juge ce moment choisi par son père comme extrêmement maladroit dans sa bande dessinée, et il lui en veut pour cela : « À partir de cette soirée-là, j'ai développé une certaine réticence à tout ce qui touche à la Shoah. Mon père a commencé à témoigner dans les écoles. Il m'envoyait des coupures de journaux, des photos et des documents. Je les rangeais au fond du tiroir sans les lire. Quand il m'a remis le manuscrit de son livre, j'ai mis des mois à me décider à le lire... La vérité était que je lui en voulais encore pour la Shiva⁴ ratée »⁵. En réalité, le fils Kichka comprendra bien plus tard que son père a enclenché un mécanisme de refoulement automatique pour se protéger face à cet événement, agissant de la même manière qu'il l'avait fait après la Shoah.

Le suicide de son frère fut également un élément déclencheur chez Michel Kichka pour entamer un travail d'introspection. Il a compris qu'une souffrance s'était installée en lui à cause de cette histoire non abordée. La souffrance de l'auteur est étroitement liée à sa frustration concernant les non-dits de son père. Sa bande dessinée est remplie de formules qui témoignent de cette frustration. À titre d'exemple, il reproche à ses parents de ne pas leur avoir appris le yiddish, langue qu'ils pratiquaient pourtant entre eux : « C'est dans cette langue qu'ils ont dû se dire les choses qui nous auraient permis de mieux comprendre qui nous étions. La langue ne fait-elle pas partie du patrimoine ? »⁶

De plus, Michel Kichka reproche à son père d'avoir tardé à raconter son histoire. Le cartooniste explique qu'il regrettait que l'histoire de son père ne fût pas partie de sa formation

² Henri Kichka est né à Bruxelles en 1926 de parents immigrés juifs d'origine polonaise. Sa famille est arrêtée lors de la rafle du 3 septembre 1942 à Bruxelles et déportée en Pologne par les autorités nazies. Henri Kichka fut le seul rescapé de sa famille et retourna en Belgique à l'âge de 19 ans, après l'avoir quittée à 15 ans. Plus tard, il se maria et fondera sa propre famille composée de 4 enfants en hommage aux quatre membres de sa famille qu'il a perdu lors de la Shoah.

³ Henri Kichka, *Une adolescence perdue dans la nuit des camps*, Bruxelles, Luc Pire, 2005, p. 9-10.

⁴ Shiva est la période de deuil de sept jours observés dans le judaïsme après les funérailles.

⁵ Henri Kichka, *Deuxième génération. Ce que je n'ai pas dit à mon père*, Paris, Dargaud, 2012, p. 55.

⁶ *Idem.*, p. 29.

d'homme⁷. Il déplore que ses parents n'aient pas pris le temps de raconter leur histoire durant la jeunesse de leurs enfants. Pour lui, c'était le moment le plus propice : « Quand on était encore tous à la maison, on ne savait rien de nos parents. Quand on a commencé à savoir, on était déjà très occupé à fonder nos propres familles. On n'avait plus tellement le temps d'écouter leurs histoires. Ils ont un peu raté le coche. »⁸

Bien que le livre soit majoritairement tourné sur la relation entre le père et le fils, Michel Kichka critique également la décision de sa mère d'avoir très peu raconté son exil en Suisse, reléguant complètement sa propre histoire au second plan, car elle la jugeait insignifiante comparée à celle de son mari⁹.

Le travail d'écriture de Michel Kichka a débuté au décès de sa mère en 2001 quand il commença à rapporter dans des journaux intimes un bilan de sa vie et de celle de sa famille. Ces carnets ont servi de fondement à l'histoire de sa bande dessinée. Ce n'est qu'une décennie plus tard, en 2012, qu'il a décidé de publier ses écrits sous forme de bande dessinée.

À travers son vécu et celui de sa famille, Michel Kichka offre un témoignage poignant sur le tourment qui a marqué son foyer. Il parle notamment du mal-être qui s'est développé auprès des enfants de la deuxième génération à cause des non-dits. Il témoigne également de cette relation particulière entre la première et la deuxième génération où les rôles se sont parfois inversés : les enfants des survivants ont souvent cherché à protéger leurs parents, évitant d'aborder des sujets difficiles. Ils ont ainsi adopté un double visage : un visage lisse et parfait en présence de leurs parents, et un autre où ils se dévoilent vraiment à l'extérieur¹⁰. Cette bande dessinée jette une lumière nouvelle sur l'histoire de la deuxième génération. Un sujet souvent méconnu en Europe, mais largement abordé en Israël. Destinée plutôt à un public adulte, elle a récemment été adaptée en dessin animé, sous le titre *Les Secrets de mon père* (2022), par Véra Belmont pour captiver les plus jeunes spectateurs.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

⁷ Fondation Auschwitz, Séminaire « Violence, mémoire et transmission à travers la bande dessinée », 7 mars 2013 ; *Traces de mémoire*, n° 9, septembre 2013, p. 2-3.

⁸ Interview de Michel Kichka par Yad Vashem, *op.cit.*

⁹ Michel Kichka, *op.cit.*, p. 28.

¹⁰ Fondation Auschwitz, Séminaire « Violence, mémoire et transmission à travers la bande dessinée », 7 mars 2013.